



Annales historiques de la Révolution française

329 | juillet-septembre 2002
Varia

Luigi MACILLI MIGLIORINI, *Napoleone*, Salerno Editrice, 2001, 654 p.

Pierre Serna



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/1266>

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2002

Pagination : 218-222

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Pierre Serna, « Luigi MACILLI MIGLIORINI, *Napoleone*, Salerno Editrice, 2001, 654 p. », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 329 | juillet-septembre 2002, mis en ligne le 27 mars 2008, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/1266>

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

Tous droits réservés

Luigi MACILLI MIGLIORINI, *Napoleone*, Salerno Editrice, 2001, 654 p.

Pierre Serna

- 1 Encore une !... Encore une biographie de Napoléon en ce bicentenaire qui va durer au moins vingt ans, jusqu'en 2021 !... Que pouvait-on dire de plus ?... de nouveau ?... d'original ?...
- 2 Et pourtant, de ces 654 pages écrites dans une belle langue italienne (dont 166 pages de notes, outil de travail précieux et désormais incontournable pour aborder le destin européen et révolutionnaire de Napoléon), le lecteur en sort, avec la conviction qu'il vient de lire, pour la première fois, la biographie d'un inconnu, ou plutôt celle d'un homme en creux qui se verrait surinvesti par le désir de projection de toute une génération venue croiser son destin entre 1791 et 1815. Luigi Mascilli a tout lu, tout contrôlé, tout vérifié. Il en retire un récit personnel, une analyse convaincante, présentant un homme seul au milieu de tous les Européens, en un temps où le monde changeait radicalement.
- 3 Fortement suggestifs, les chapitres d'introduction et de conclusion insistent sur l'insularité de la Corse et de Sainte-Hélène. Au-delà de l'effet romantique, se dessine l'isolement d'un homme, isolement qui finit par conférer un sens à une existence parvenue au stade de la légende. L'ensemble de l'ouvrage s'efforce de montrer comment ce personnage a pu se doter d'une force d'incarnation des idéaux du moment qu'il traversait. Plus que militaire, administrateur ou empereur, il a incarné ces différentes figures, les mettant en scène, les dotant de valeurs nouvelles et intrinsèques. Bonaparte est un homme de l'énergie représentée. Vidé des autres, il devient littéralement isolé, qu'il soit jeune corse solitaire ou vieux prisonnier de l'Atlantique.
- 4 Le second élément de la thèse constitue un fil directeur de la biographie des plus convaincants : c'est le rapport de l'Empereur à la Révolution. Enfant de la Révolution ou fils ingrat de 1789 ?... Là n'est pas le débat. Bonaparte est un homme de la Révolution. Le texte le montre lui, patriote corse, aimant la France, d'abord parce qu'il aime la Révolution. La politique l'intéresse, et il adhère au club patriotique d'Ajaccio, en

janvier 1791. Très tôt, conscient de l'attitude néfaste d'un Louis XVI laissant le trône vide, l'idéal républicain s'affirme chez lui. Comme tous les authentiques républicains de l'été 1791, Paine, Condorcet, Robert, Bonneville, il a compris que le problème de la construction de la République résidait dans la complexe définition d'un pouvoir à la fois exécutif et représentatif. Donner un exécutif à la Révolution, imaginer un principe légitimant l'autorité, trouver une solution à l'exercice de la souveraineté, deviennent des éléments de réflexion encore plus urgents dans ce face à face du peuple et du roi qui se joue entre le 20 juin et le 10 août 1792, et laisse au jeune officier un souvenir douloureux, non pas tant à cause des violences, mais à cause des désordres, nés de l'incapacité des gouvernants à construire un ordre républicain. Les vengeances, les furies, la crispation obsessionnelle de l'histoire critique sur la Terreur, ne sauraient résumer le rapport de Bonaparte à la Révolution. Il est un des premiers à comprendre qu'elle a transformé le monde, l'individu, la société ; qu'elle a inventé la modernité. Bonaparte lui doit tout et il en demeure parfaitement conscient. De cette époque, Bonaparte retire, comme bon nombre de ses contemporains, la notion de sociabilité politique, « conquête intellectuelle » du Napoléon révolutionnaire, tranchant avec l'image de l'homme d'action qui abhorre les discours ou les joutes contradictoires.

- 5 Cependant, la Révolution en guerre change son existence. À partir de la fin de l'année 1792 et jusqu'au 18 juin 1815, Napoléon reste « un militaire républicain ». Il est le soldat d'un nouveau régime qui s'appelle la France. Mais, dans cette nation qui renaît à elle-même, la société civile se révèle incapable de sortir le pays de l'ornière ; alors, les militaires se pensent chargés d'une mission politique. Ainsi se crée désormais, un jeu triangulaire entre la Révolution, la guerre et la fraternité martiale qui entoure le jeune général.
- 6 Ce sont là, sûrement, les pages les plus intéressantes de la biographie. Pour le meilleur et pour le pire, les Girondins ont lié le destin de la Révolution à la guerre. Les cours européennes ne peuvent supporter l'instauration d'une République, dans un pays comme la France. Qu'importe le précédent des États-Unis, un océan les sépare des vieilles couronnes, mais à l'échelle de la diplomatie européenne un régime républicain en France crée une situation insupportable. De fait, la guerre est désirée de part et d'autre comme une lutte finale.
- 7 À leur tour, les débats continuels et redondants sur la fin de la Révolution s'avèrent d'autant plus stériles qu'ils interrogent toujours la société civile et les débats parlementaires. Or, ce que montre Luigi Mascilli est que ce débat n'a de sens que - et uniquement que - par rapport à la fin de la guerre. Seule la paix peut terminer la Révolution et rien d'autre, et sûrement pas une journée parisienne ou parlementaire. Voilà pourquoi, la guerre ne peut être que victorieuse... Voilà pourquoi, pour Bonaparte et les hommes qui l'entourent, la République ne peut que se retrancher dans les camps... Voilà aussi pourquoi, dans cette biographie, construite selon les méthodes rigoureuses de l'Histoire, la citation littéraire prend tout son sens, et le récit de la bataille de Waterloo dans *Les Misérables* est tout aussi significatif et présente autant de valeur que l'évocation de la défaite de la Révolution française contre la Restauration européenne.
- 8 En effet, si l'hypothèse de travail est juste, Napoléon ne poursuivant que les buts de la violence révolutionnaire - G. Ferrero déjà, avait suggéré, bien que dans une perspective rigoureusement inverse, ce salut de la Révolution par les armes sur les champs de bataille européens - il faut donc admettre, que le système de guerre napoléonien n'est que la poursuite d'une histoire de la Révolution. Bonaparte ne serait pas seulement l'artisan de

son destin ; il poursuivrait, même empereur, le grand travail de sape du vieux monde, initié par la Révolution et poursuivi par la Grande Armée.

- 9 Avant de parvenir à cette hypothèse, la démonstration s'est révélée des plus argumentées. La prise de conscience du rôle joué par les militaires dans le dénouement de la crise politique à partir de décembre 1793 et la prise de Toulon deviennent un jalon important. Viennent ensuite deux longs temps de réflexion, délaissés par d'autres biographes. Considérés généralement comme des moments d'inactivité, ils cachent en réalité une intense réflexion sur la politique. Le premier, entre janvier 1794 et septembre 1795, lorsque, de ses canons, il sauve la Convention et protège la Constitution de l'an III ; le second, également temps de réflexion privilégié, la glorieuse campagne d'Italie terminée, durant l'hiver 1797-1798, après Leoben et avant le départ pour l'Égypte. C'est là que le général victorieux prend conscience du « protagonisme autonome » (expression difficile à traduire, mais fort suggestive en italien) de l'élément militaire qui s'affirme dans le courant du processus révolutionnaire et non contre lui. Le discours de Talleyrand du 12 décembre 1797 est de ce point de vue remarquable. Il s'agit de rappeler à l'homme de Campo Formio qu'il est la quintessence de la Révolution, puisque tous les Français ont vaincu avec lui, puisque sa gloire est propriété de tous (p. 133).
- 10 De fait, le jeu civil du Directoire se complique et s'enrichit de cette nouvelle dimension bien remarquée par Fiévée : « La troisième force du Directoire, c'est le parti des militaires ». Ainsi depuis le 18 fructidor, un pan de la politique intérieure ne peut plus s'écrire sans la pression des baïonnettes. Bonaparte, au fond, n'est pas contre la Constitution de l'an III. Ne l'a-t-il pas défendu *manu militari* ? Mais, il constate l'incapacité d'une société politique à terminer sa reconstruction et se persuade que l'armée, elle, ne faillira pas dans cette mission.
- 11 Ainsi, l'homme du 19 Brumaire est et demeure fondamentalement républicain. Militaire, certes, mais sans vouloir militariser la France. Non ! ce pays-là ne se transforme pas en caserne et ne ressent les duretés de la conscription, qu'à partir des années 1808-1809, mais entre-temps, bien des données auront évolué. Non ! cet homme-là ne désire pas une restauration monarchique. Le choix des noms d'institutions romaines en est une des nombreuses illustrations. Bien sûr, il est fasciné par le modèle d'un régime, fort de 1 400 ans, mais il le réintègre dans une histoire englobante de la nation, en construisant, selon la belle expression d'Alphonse Aulard, rappelée par l'auteur, « une République plébiscitaire ».
- 12 Certes, il est séduit par des éléments forts de la monarchie, mais c'est parce qu'il demeure convaincu que certains éléments de ce régime peuvent glisser vers sa République consulaire. Les pages sur la mort de Desaix, noble et général républicain, vrai vainqueur de Marengo, le récit du « réenterrement » de Turenne, l'hommage rendu à Washington, (encore plus que sa missive à Louis XVIII), montrent la conscience aiguë du Premier Consul du besoin de créer très tôt une noblesse d'État, une élite républicaine, capable d'incarner la théorie des corps intermédiaires sans qu'il puisse subsister un doute quant à son refus d'une restauration. Intervient alors la question du saut vers l'Empire... D'un point de vue français, la question appelle la perspective d'une filiation imaginée avec la dynastie carolingienne et le rapport politique avec l'Ancien Régime. D'un point de vue résolument plus européen - et, en particulier, du point de vue italien de l'auteur - donc, selon nous, résolument neuf et plus intéressant, se pose la nécessité d'inventer une forme de régime capable d'intégrer des réalités politiques différentes, susceptible de proposer à l'Europe un autre modèle alternatif (par rapport à l'Autriche d'abord, à la Russie ensuite,

et capable de fédérer des États différents). L'Empire serait hors des frontières de la France, un *monstruum politicum*, apte à donner un sens à la naissance des questions nationales en Italie, en Allemagne surtout, souci constant de Napoléon à partir de 1805, date à partir de laquelle, et malgré le soleil d'Austerlitz, il « n'y aura plus de paix possible ».

- 13 Suivent alors les descriptions des boucheries d'Eylau, d'Essling, de Wagram, et de la campagne de Russie. Napoléon est entraîné dans une spirale qu'il ne semble plus maîtriser. Dès lors, les victoires, elles-mêmes, ne construisent plus la paix, parce qu'il demeure l'homme dont le système issu de la Révolution en armes, reste insupportable aux vieux empires, aux monarchies décaties comme l'Espagne, mais surtout à l'Angleterre, la « perfide Albion ». Napoléon, en personne, aura beau tenter de retourner cette situation, croyant intégrer ce monde par son mariage avec Marie-Louise, la fille de l'empereur d'Autriche, rien n'y fera. Cette illustre épouse lui donnera enfin un héritier ; mais, jamais personne ne songera vraiment sérieusement à ce fils, au moment de trouver une solution après la défaite du père.
- 14 Entre-temps, les élites françaises, largement soumises et « achetées », avaient construit, à l'ombre du Code civil, une société de plus en plus hermétique au débat sur la nature du gouvernement. En dépolitisant l'administration, la société civile, Napoléon se privait d'un soutien idéologique qui lui fera cruellement défaut dans la bataille finale, en 1814. En 1815, le « napoléonisme » n'existait toujours pas et ne devait jamais plus exister ; le bonapartisme n'existait pas encore, alors que le républicanisme, confondu dans la catégorie négative du jacobinisme, et les monarchistes, marginalisés dans la catégorie méprisante des émigrés, semblaient reparaître, malgré quinze ans d'appareil d'État napoléonien. Quant aux élites de la société française, il nous a semblé comprendre à la fin de ce très bel essai, qu'elles s'étaient laissés « acheter », sans jamais se vendre... Cela ne les grandit pas, loin s'en faut ; il n'en demeure pas moins que la nuance s'avère de taille, avant le « girouettisme » généralisé de 1814 et 1815.
- 15 C'est ici que l'histoire recommence en deux temps, ou plutôt à l'aide de deux ressorts, qui assurent l'immortalité de Napoléon, et ce, de façon d'autant plus étrange que ces deux dynamiques ne sont autres que la défaite et l'exil, ce qui a été fort bien mis en valeur récemment par Natalie Petiteau (*Napoléon. De la mythologie à l'histoire*, Seuil, Paris, 1999). Sans 1814 et 1815, Napoléon n'aurait été « qu'un » chef d'État. Ces deux années bouleversent le XIX^e siècle et transforment complètement l'histoire contemporaine de l'Europe. Les ultimes chapitres de l'ouvrage montrent la cohérence d'une destinée où l'histoire de la Révolution et de la Contre-Révolution se rejoue dans l'intensité dramatique de quelques mois, d'une abdication à l'autre, et dans l'atmosphère délétère de la trahison permanente. Qui est revenu de l'île d'Elbe, Bonaparte ou Napoléon ? Le temps est venu où les Français semblent préférer cette fois « un cochon à l'engrais » au sommet de l'État ; et le vaincu de Waterloo ne songe même plus à reconquérir sa légitimité en s'appuyant sur une Chambre qu'il abandonne pour le nouveau monde, avant de se retrouver prisonnier sur le pont d'un vaisseau anglais.
- 16 Commencent alors l'écriture de la légende et l'invention de Napoléon.
- 17 Les dernières pages consacrées à la dissection du corps défunt, et la publicité quasi immédiate qui en est faite, expriment de façon convaincante l'intérêt morbide, toujours d'actualité, semble-t-il, autour de cette dépouille d'un quinquagénaire qui n'aura jamais d'âge. Quel secret pouvait donc cacher cette constitution physique ? Comment pouvait mourir cet immortel ? À défaut de prouver quoi que ce soit sur les causes de son décès,

constatons simplement que les Anglais avaient bien empoisonné son existence. La dernière citation de l'ouvrage évoque la génération de Musset recevant en héritage un amas de ruines ; elle livre une clé de lecture à cette biographie en forme d'autopsie d'un échec, finalement métamorphosé en gloire. Le général, l'empereur, le très grand administrateur, le dictateur, n'aura-t-il pas été finalement le plus grand révolutionnaire de sa génération, le plus grand fauteur de troubles, le plus grand créateur de désordres ? Quinet, souvent cité par l'auteur, qui fut le premier à bien la saisir, ne lui pardonna pas cette confusion, à l'origine de toute la « pagaille » politique du XIX^e siècle. Luigi Mascilli y voit l'étincelle nécessaire pour que naisse une Europe, des nations d'abord, fédérée ensuite, en grande partie forgée par un chef d'État qui s'est rêvé tel un premier héros romantique.